



AU MONDE ILLUSTRÉ

Depuis longtemps déjà tout rit dans la nature
L'herbe au bord du chemin, la fleur et l'arbrisseau ;
L'oiseau chante gaîment en cherchant sa pâture,
Et l'on entend tout bas murmurer le ruisseau.

Je viens de te connaître, feuille du Nouveau-Monde,
Lorsqu'un ciel caressant apaise nos douleurs,
Que la gaieté répand sur la terre et sur l'onde,
Ainsi qu'un peintre aimé ses riantes couleurs.

Bientôt viendront, hélas ! les jours gris et moroses,
Si pressés d'accourir en vos rudes climats.
Adieu les chants joyeux ! adieu bluets et roses !
Voici venir la neige avec les noirs frimas !

Bienvenu tu seras au sein de la famille,
Quand vers le soir hâtif, au logis rentré, las,
J'irai te prendre auprès de l'âtre qui pétille,
Charmant MONDE ILLUSTRÉ, comme un nouvel atlas.

Et tu me conteras de si charmantes choses,
Que je pourrai souvent, laissant l'heure courir,
Voir se lever soudain l'aurore aux doigts de roses
Aux portes d'Orient qu'elle vient d'entr'ouvrir.

Car la littérature en toute saison brille ;
Toujours fraîches, ses fleurs ont de nouveaux parfums.
L'hiver au coin du feu, l'été sous la charmille,
Elle éloigne de nous les soucis importuns.

Chante la poésie à l'humeur vagabonde,
Parle-nous de la terre et parle-nous des cieux.
Et si tu pris le jour au sein du Nouveau-Monde
Que tu vives longtemps, longtemps comme le vieux !

Louis de Saintes.

LA NOURRICE

Le comte Jean de Valroy épousa Mlle Emilienne de Sancey le même jour où son garde-chasse, Régis Garnache, épousait Joberte Minou.

Les deux noces furent célébrées ensemble, à quelque distance cependant, comme il convient entre maîtres et serviteurs, mais, le soir, Joberte et Régis étaient admis au bout de la table du château, car Joberte était la sœur de lait d'Emilienne, et Régis le dernier descendant d'une race fidèle et souvent éprouvée.

Puis Jean de Valroy avait le cœur sur la main, n'était pas fier pour un sou et préférait être aimé qu'être craint ; chacun ses goûts.

Vers minuit Jean tapa sur l'épaule de Régis : —A présent, mon garçon, il faut que nous ayions chacun notre héritier... Joberte sera la nourrice des deux, comme c'est convenu ;—elle est assez solide pour cela !

Régis approuva d'un gros rire ;—et tous s'en furent à leurs occupations.

Emilienne était jolie, mais Joberte était belle, grande, brune, souple et forte, avec des yeux noirs, volontaires, qui ne regardaient pas toujours en face.

Elle avait beaucoup vécu au château de Sancey, très libre, très aimée de tous ; cette existence, à travers un monde qui n'était pas le sien, lui avait été plutôt mauvaise. Sans être encore réellement envieuse, parfois elle s'était dit, en regardant Emilienne : "Je suis aussi bien qu'elle, au moins ; pourquoi donc a-t-elle tout et moi rien ?" Puis, elle se repentait et se laissait aller à des folies de tendresse, des crises de dévouement.

Et partout l'on disait : "Quelle bonne fille !" Entre Jean et Régis, il n'existait aucune de ces arrière-pensées. Le serviteur eût, joyeusement, donné sa peau pour son maître ; ils étaient du même âge, avaient grandi côte à côte, au même plein air, et, fils de la même terre, ils se ressemblaient presque.

Ils siffiaient leurs chiens de la même manière,

et, parfois les chiens s'y trompaient. Ils avaient des moustaches longues et roussees, toutes pareilles ; des yeux bleus semblables, calmes de l'éternel reflet des horizons infinis. De taille égale encore,—parfois, dans un lointain, les paysans les prenaient l'un pour l'autre. Le comte en riait.

—Si jamais revient la Terre, disait-il, tu monteras sur l'échafaud à ma place, Régis...

—Avec plaisir, monsieur le comte ! répliquait invariablement le garde,—et les plus malins n'y verraient que du feu !

Et dans le pays, on affirmait : "Tout ça, c'est des braves gens !"

* *

A trois jours d'intervalle, un *fil*s naquit au château et un *garçon* dans la maison du garde. Il y eut grande fête au village ; on tira des pétards et l'on but du vin gris en l'honneur du jeune vicomte Jacques, et un peu aussi du petit Joseph Garnache. Les deux pères trinquèrent ensemble, une larme au coin de l'œil, parfaitement égaux à cette heure.

Quand il fut confié à Joberte, monsieur le vicomte portait au cou une chaîne d'or avec une médaille antique qui préservait du mal, assurait-on. Joberte considéra son enfant :

—Qu'est-ce qui te portera bonheur, à toi, pauvre ?

Et son mauvais sourire des anciens mauvais jours reparut un instant.

Les deux marmots étaient solides, d'aplomb, faits pour vivre, et, sans souci des castes, braillaient aussi fort l'un que l'autre.

Quand l'hiver revint, le médecin conseilla le midi de la France, le soleil éternel et l'azur immuable, la Méditerranée... L'enfant resterait avec sa nourrice... Qu'avait-on à craindre avec les Garnache ?

Le comte et la comtesse partirent avec tristesse, mais sans peur, sûrs de ceux qu'ils laissaient en arrière. Jacques serait bien gardé.

* *

Une après-midi d'hiver —noire de brumes— comme tous les jours de la vie, Joberte est seule dans sa maison, et les deux enfants dorment dans leurs berceaux.

Longtemps, par les vitres, elle a regardé tomber la neige à flocons lents, qui semblent éternels. Dans la cheminée, les javelles crépitent ; un chien trop vieux pour suivre le maître, se chauffe, résigné, rêvant de chasses anciennes, et, parfois, il soupire.

La jeune femme songe à son mari, toujours en route, par ce temps comme par un autre ; car les maraudeurs et les braconniers ne craignent guère les engelures, et sortent qu'il vente ou qu'il pleuve, même sans parapluies.

Et, brusquement, elle se rapproche des deux berceaux. Dans l'un, en filigrane, aux rideaux de dentelles, à la flèche d'argent d'où pend la croix massive d'ivoire travaillé, repose à poings fermés M. le vicomte, portant sa chaîne au col comme la Toison d'Or.

Ce n'est pas ce berceau là que Joberte contemple. C'est l'autre ; tout simple, fait d'osier, aux rideaux de serge, au linge écru ; et cependant Joseph dort aussi bien que Jacques. Mais elle ne voit pas cela, elle voit autre chose...

—Ainsi donc, toi aussi, tu courras la neige, tu veilleras les nuits d'été, cherchant les mécréants, au risque d'un coup de feu, pour qu'il ne soit pas volé un faisan dans les forêts qui vont de Sancey à Valroy ; tu peineras sans trêve pour conserver intact du bien qui ne t'appartient pas, quand le propriétaire dormira dans son lit, en se plaignant du froid...

(De travers, elle regarda le berceau riche.)

... Ce sera celui-là... il aura tout, tu n'auras rien que les miettes de sa table, comme moi chez Emilienne ; et il se croira bon t'offrant un verre au dessert, quand tu auras fait dix lieues sur tes jambes, le ventre creux. Pourquoi ? pourquoi ? Tu es aussi beau, tu as des yeux comme lui, grands et bleus et si purs qu'ils ne devraient jamais pleurer... Qu'est-ce qui vous sépare ? l'injustice ;

qu'est-ce qui vous différencie ? la forme de votre berceau, la finesse des linges, trois bouts de dentelle et une chaîne au cou ! Mais vos corps sont pareils et vos âmes sont à naître ! Mon pauvre Joseph, que je te couche à la place de M. le vicomte, qui donc, hors moi, le saura jamais ?

A ces mots, elle sourit d'un sourire bizarre, louche, et son beau visage, un instant, grimaca sinistrement.

L'un après l'autre, elle mit nus les deux enfants devant la flamme rose du foyer. Réveillés, ils s'étaient égayés par le feu.

Un instant, elle les contempla, nus si pareils ; pourtant (elle seule le savait), les yeux de Joseph étaient d'un bleu plus sombre ; puis, elle les rhabilla très vite, mais en se trompant à dessein. A présent le vicomte Jacques de Valroy-Sancey se rendormait, paisible, dans le berceau d'osier, tandis que le petit Joseph Garnache criait éperdument dans ses langes marqués de la couronne comtale, la chaîne d'or au cou, sous les dentelles séculaires.

C'était fait. Joberte restait tremblante. Bast ! si son mari s'en apercevait, elle dirait que c'était une farce... pour voir s'il connaissait bien son mioche... et, si Régis ne s'en apercevait pas, qui donc s'en apercevait ?

Alors ?

—Alors, tu seras heureux, riche, noble, mon fils... Je ne te verrai plus peut-être, mais, qu'importe ? je t'ai tout donné !

Une heure après, Régis rentra, mouillé jusqu'aux os, frappant du pied la terre pour secouer la neige. Il embrassa Joberte,—puis penché sur les berceaux, sur ces enfants endormis qu'il chérissait presque également, lui,—sans un soupir, il s'écria devant Jacques : Bonjour, mon gars, bonjour, camarade !—Puis devant Joseph, la main à son bonnet :

—Salut, monsieur le vicomte.

Joberte éclata de rire et servit la soupe.

Elle était résolue maintenant. Deux destinées étaient changées.

* *

Des ans passèrent. La fraude se consacrait définitivement. Le petit paysan était passé vicomte, et le jeune noble serait un paysan.

Au château, Joseph s'appelait Jacques, à la maison du garde, Jacques s'appelait Joseph.

M. le vicomte de Valroy à douze ans, mentant à sa race, s'annonçait comme un assez méchant drôle ; très fier, très entêté, peu charitable, et plein d'horreur pour les manants. Il n'aimait guère que sa mère, parce qu'elle était jolie, bien mise, et son père, parce qu'il avait des chevaux, des chiens et une grande fortune. Vers cet âge, au retour de Paris, après six mois d'absence, comme Joberte se précipitait à sa rencontre l'embrassait éperdument, il se dégagea d'assez mauvaise humeur, et lui dit tout sec, en s'essuyant les joues :

—Nourrice, c'est très joli l'affection, mais tu me feras le plaisir de ne plus me tutoyer... Je suis un peu grand, vois-tu... et cela m'ennuie.

Ce soir là, Joberte pleura, seule... mais il avait de si beaux habits, il les portait si bien, il avait l'air honteux... il avait raison... elle n'était pour lui que sa nourrice... une servante.

Le vicomte se montra également très froid, très réservé avec son frère de lait qui, lui, avait le cœur tendre et pour Régis qui en souffrit. Aussi dit-il à son *fil*s :

—Mon garçon, si tu me crois, cherche un autre métier que le mien ; garde-chasse du comte Jean, c'est bon, très bon ; mais du comte Jacques, c'est une autre chanson. Or nous sommes tous mortels...

* *

Des ans, encore des ans. La comtesse est morte... Le comte l'a suivie. L'unique héritier des Valroy-Sancey vit à Paris, et mal, assure-t-on. Il a vingt-cinq ans, à présent. De loin en loin, reparait dans ses domaines, cause une heure avec son intendant, couche un jour dans l'un de ses châteaux. Mais quand les Garnache se présentent à lui, il les reçoit debout, l'œil dur, ennuyé d'un souvenir importun. Ils lui rappellent son enfance, sa mère morte, son père mort... et Jacques de Valroy n'aime pas la tristesse. Parfois aussi, il